

LA BELLE ET LA BETE

(d'après la version de Mme de Villeneuve, 1740)

Un marchand vivait dans une ville florissante, il avait 6 fils et 6 filles. Ses affaires allaient très bien, aussi vivaient-ils en paix et grande abondance. Malheureusement, un jour, survint un terrible coup du sort : la vaste demeure familiale fut dévastée par un feu et tous les vaisseaux que le marchand avait en mer périrent. C'est ainsi qu'il tomba dans la plus grande indigence. Il ne lui resta qu'une petite maison de campagne, éloignée de la ville, où il alla s'installer avec les siens. Ses filles surtout en furent désespérées et ne cessaient de se plaindre de leur infortune, qui exigeait qu'elles renoncassent à leurs soupirants et leur vie luxueuse. Elles devaient à présent travailler durement, si bien qu'elles devinrent de plus en plus amères.

A l'exception de la plus jeune qui garda joie et sérénité au milieu de ce revers de fortune. Bien qu'elle fût tout pour faire plaisir à ses sœurs, elle ne réussit qu'à s'en faire détester, car ces dernières ne pouvaient comprendre pourquoi elle demeurait si heureuse. Cela était certes injuste pour la jeune fille, mais les visiteurs et le voisins la trouvaient si hors du commun qu'ils la baptisèrent « Belle », ce qui accrut encore la jalousie de ses sœurs.

Deux ans après, un espoir se profila à l'horizon : le père apprit qu'un de ses vaisseaux venait d'arriver à bon port. Il décida aussitôt de partir à sa recherche. Ses filles se virent déjà retrouver leur vie luxueuse et lui demandèrent de leur rapporter mille présents. La Belle, qui n'avait ni ambition ni coquetterie, n'exigea rien, répondant à son père qu'elle souhaitait simplement qu'il rentrât en bonne santé. Le marchand comprenait la nature de sa fille cadette, mais ne voulant la livrer aux moqueries de ses sœurs, il insista. « Puisque vous insistez mon père, fit la Belle, rapportez-moi une rose. J'aime passionnément cette fleur et il n'y en a pas ici. »

Le lendemain, le marchand partit. Hélas, il fut bien déçu, car ses associés s'étaient déjà emparés de ses biens. Il dépensa ses derniers sous à tenter de les récupérer, mais ce fut en vain. 6 mois après, il était aussi pauvre qu'à son arrivée. Il fut donc contraint de rentrer. Or, on était déjà en hiver, et exposé sur les routes à toutes les intempéries, il traversa une sombre forêt, épuisé et quasi mort de faim. Tâtonnant et tentant de retrouver son chemin qu'il avait perdu, il aperçut un château entouré de brume où, étrangement, il faisait printemps : il y avait des orangers en fleurs et de nombreux autres arbres fruitiers et d'espèces de fleurs, des statues placées un peu partout en désordre, de tailles et dimensions variées, ayant une apparence tout humaine. Le domaine était plongé dans un silence total et semblait inhabité.

Comme il était à bout de forces, il y entra. Tout était ouvert et il traversa plusieurs pièces fort bien meublées jusqu'à ce qu'il arrivât dans un salon où brûlait un grand feu et où une table était dressée. Il dîna sans que personne ne vînt le déranger. Puis il s'assoupit. A son réveil, la table était à nouveau dressée et il fit honneur à la collation. Puis, il retourna sur ses pas et visita toutes les pièces du château, songeant déjà à y installer sa famille, et pensant à la joie de ses filles de vivre dans un lieu que

l'hiver n'atteignait pas et qui recelait tant de richesses. Il alla à l'écurie où il avait laissé sa monture pour la nuit. Et, passant au milieu de rosiers fleuris qui exhalaien un parfum exquis, il se rappela le souhait de la Belle. Aussi, en cueillit-il une.

Aussitôt, un bruit terrible le fit sursauter et se retourner vivement : une bête énorme et monstrueuse se tenait face à lui.

- Qui t'a permis de cueillir une de mes roses ? lui demanda-t-elle avec fureur. Je t'ai reçu avec hospitalité, et voici que tu prends ce que j'aime le plus au monde.

- Ah Monseigneur, répondit le vieil homme épouvanté par cette apparition, ayez pitié de moi ! Je ne pensais pas qu'une si petite chose pût vous offenser !

- Silence ! vitupéra la bête. Je ne suis pas « Monseigneur », je suis « la Bête », aussi appelle-moi ainsi. Tu mérites la mort !

Terrifié par cette sentence cruelle, le marchand lui conta tous ses malheurs et lui expliqua qu'il avait cueilli cette rose pour sa fille Belle. Il demanda à la Bête mille fois pardon pour sa sottise involontaire. La Bête réfléchit et lui dit : « Je veux bien te pardonner, à condition qu'une de tes filles accepte de mourir à ta place. Je veux qu'elle vienne de son plein gré et qu'elle sache précisément ce qui l'attend ici. Ne lui mens pas sur mon apparence. A présent, va et vois si l'une d'entre elles est assez courageuse et t'aime assez pour te sauver la vie. Tu as l'air honnête, aussi donne-moi ta parole de revenir dans un mois. Et si aucune de tes filles ne consent à venir à ta place, promets de revenir seul. »

Le marchand ne put qu'accepter cette cruelle alternative. La Bête lui dit encore qu'il trouvera dans ses écuries un cheval qui l'emportera chez lui très rapidement et le ramènera. Il pouvait également emporter la rose cueillie pour la Belle. Montant le cheval de la Bête, le marchand se retrouva chez lui en un clin d'œil. Tout le monde lui manifesta une grande joie, mais à sa triste mine, l'allégresse générale se transforma en inquiétude. Il se tourna vers la Belle et lui donna la rose fatale. « Prends cette rose, Belle, elle me coûte bien cher. » Il raconta aux siens ce qui lui était arrivé. Les sœurs de Belle ne purent s'empêcher d'exprimer leur colère vis-à-vis de leur sotte cadette qui était cause de cette infortune.

« Je suis responsable de tout ceci, fit la Belle, aussi est-il juste que ce soit moi qui expie et qui aille chez la Bête. » Elle était si résolue que son père et ses frères en furent chagrinés, mais ses sœurs, jalouses, rétorquèrent que leur père leur préférait Belle, ce qui fit taire le pauvre homme. Le jour venu, le cheval de la Bête hennit dans la cour. Le père et les frères voulurent l'égorger, mais la Belle les en empêcha. Elle l'enfourcha et, suivie de son père, partit.

Lorsqu'ils arrivèrent au château de la Bête, ils furent stupéfaits par l'atmosphère extraordinaire qui y régnait : des lueurs de toutes couleurs les éclairaient, les statues portaient des flambeaux et des lampions recouvraient la façade, formant des chiffres couronnés entrelacés des initiales de la Belle. Dans la cour, une salve d'artillerie les accueillit. La Belle se dit qu'il fallût que la Bête fût bien impatiente de la dévorer pour

accompagner son arrivée de telles réjouissances ! Ils entrèrent dans le salon, où ils trouvèrent un grand feu et une table somptueusement servie.

Mais leur plaisir dura peu, car la Bête fit bientôt son apparition. En la voyant, la terreur envahit la Belle. Mais se reprenant aussitôt, elle salua la Bête avec respect, ce qui plut au monstre. « Venez-vous ici de votre plein gré ? lui demanda la Bête, et consentez-vous à laisser repartir votre père ? » La Belle répondit qu'elle était prête à se séparer de son père et à mettre sa vie à la disposition de la Bête. Puis la Bête fit preuve de générosité et proposa au marchand d'emporter tout ce qui pourrait faire plaisir à ses enfants : bijoux et pierres précieuses, parures, pièces d'or... Ce qui ne manqua pas d'inquiéter la Belle qui songea qu'il s'agissait sans doute du prix de sa vie.

Malgré la peine que lui causa le départ de son père, à peine eut-il disparu qu'elle sombra dans un profond sommeil et fit un rêve merveilleux : elle déplorait son triste sort au bord d'une rivière bordée d'orangers et de myrtes fleuris, lorsqu'un magnifique jeune homme survint et la consola : « Ne crois pas être si malheureuse que tu l'imagines. Tu recevras ici la récompense que l'on t'a refusée partout ailleurs. Démêle les apparences qui me dissimulent à tes yeux. Tous tes désirs seront remplis. Je t'aime tendrement. Toi seule peux faire mon bonheur en faisant le tien. Suis seulement les mouvements de la reconnaissance, ne crois point tes yeux et tire-moi de l'affreuse peine que j'endure. » Puis, elle crut être dans un cabinet avec une dame majestueuse qui lui dit : « Ne regrette point ce que tu viens de quitter. Une destinée plus illustre t'attend, mais garde-toi, si tu veux qu'elle se réalise, de te laisser tromper par les apparences. » Son repos dura plusieurs heures et dans tous ses songes, elle vit le jeune homme dans maintes circonstances, soit qu'il donnât une fête galante, soit qu'il lui manifestât une extrême tendresse.

A son réveil, une toilette l'attendait et elle eut du plaisir à se vêtir. Elle dîna seule dans le salon puis revint dans sa chambre où elle songea longuement au jeune homme de ses rêves. Elle soupçonnait que la Bête le tenait peut-être prisonnier. Puis elle se reprocha d'accorder tant d'importance à ces illusions et chercha à s'occuper. Elle visita les nombreuses pièces du château, toutes décorées avec magnificence. Alors qu'elle traversait un immense cabinet de glaces, elle aperçut soudain, accroché au mur à un clou d'or, un bracelet avec le portrait du jeune homme dont elle avait rêvé. Elle le passa avec joie à son bras. Puis, dans la pièce suivante, elle vit le portrait du jeune homme qui semblait la contempler avec tant d'attention qu'elle en rougit. Enfin, elle découvrit une bibliothèque emplies de livres, ce qui la combla, car elle n'avait plus eu l'occasion de lire depuis que son père avait dû vendre tous ses livres.

Au crépuscule, tous les appartements furent éclairés par des bougies délicatement parfumées. Comme elle s'apprêtait à dîner, la Bête parut. La Belle craignit qu'il ne vînt pour la dévorer, mais ses frayeurs se dissipèrent aussitôt. La Bête n'avait rien de furieux et lui dit simplement : « Bonsoir, la Belle ». Elle l'interrogea ensuite sur la manière dont elle s'était occupée et si elle pensait pouvoir s'accommoder de sa nouvelle vie. Puis elle lui demanda soudain si elle voulait l'épouser. La Belle ne put s'empêcher de pousser un cri : « Ah, ciel ! Je suis perdue ! » La Bête lui répondit qu'elle n'était pas

perdue, mais qu'elle devait simplement donner une réponse. Ce qu'elle fit. « Eh bien, puisque vous ne voulez pas m'épouser, je m'en vais : bonsoir, la Belle. »

Malgré son émotion, la Belle dormit bien et revit le merveilleux jeune homme dans ses rêves, qui lui parla très tendrement. Il lui sembla même qu'il lui présentait une couronne. Le lendemain, elle visita les jardins dont la beauté et le mystère l'émurent : elle y reconnut les lieux dont elle avait rêvé. Elle se résolut à interroger la Bête pour savoir si elle dissimulait quelqu'un dans son domaine. Elle découvrit aussi de nouveaux appartements, encore plus somptueux : une volière avec des oiseaux rares et des salles emplies d'animaux les plus divers qui se mirent à caqueter, à voltiger, à lui faire des révérences en lui déclamant des vers, à former des haies d'honneur sur son passage. C'est au milieu de cet étonnant cortège qu'elle alla dîner, se laissant divertir par les oiseaux qui sifflaient comme des instruments et les singes qui la servirent à table. A la fin, elle assista à un spectacle joué pour elle par les singes et de jolies guenons l'accompagnèrent dans sa chambre pour faire sa toilette, au son des chants d'oiseaux.

Plusieurs journées passèrent ainsi dans la plus charmante des fantaisies. Chaque soir, la Bête passait un moment avec elle, lui posant toujours la même question, à laquelle elle donnait la même réponse. Les nuits, dans son sommeil, elle retrouvait le bel inconnu auquel elle s'attachait de plus en plus. Elle lui fit même part de la proposition de la Bête qui l'alarmait, mais il lui répondit : « Aime qui t'aime, ne te laisse point prendre aux apparences et délivre-moi. » Cette réponse plongea la Belle dans le plus grand des troubles et elle rêva alors de la Bête qu'elle vit sur un trône rutilant de pierreries, l'invitant à s'installer à ses côtés, puis c'était le jeune homme qui prenait sa place, et ainsi à tour de rôle durant toute la nuit. Un jour, la Belle eut la vision d'une fête foraine à travers une fenêtre, car dans ce château, tout se manifestait en pensée avec une grande profusion ! Et elle pouvait contempler dans les miroirs tout ce qui se passait dans le monde.

Malgré les mille plaisirs d'une telle vie, on se lasse de tout, et la Belle se posait de nombreuses et insolubles questions. Elle demanda à la Bête s'ils étaient bien seuls au château, et cette dernière l'en assura. La Belle en ressentit de la mélancolie et du désespoir, se disant que tout ce qu'elle vivait était illusoire. De tristes idées emplirent également ses rêves dont elle fit part au jeune homme qui, tirant un poignard de sa poche, menaça de tuer la Bête. La Belle s'écria alors : « - Arrête, barbare, n'offense pas mon bienfaiteur, ou donne-moi la mort ! - Ne m'aimez-vous donc plus puisque vous prenez le parti de ce monstre qui s'oppose à mon bonheur ? », lui demanda-t-il. En même temps, elle crut voir la dame majestueuse qu'elle avait déjà rencontrée dans ses rêves et qui lui dit : « Courage, sois généreuse, tu prends le véritable chemin du bonheur. »

Un jour, le désir de revoir son père fut si fort qu'elle supplia en sanglotant la Bête de lui accorder cet immense privilège. Le monstre chancela et s'écria : « - Quoi, vous voulez abandonner une malheureuse bête ? Ce n'est pas par tendresse pour votre père mais par répulsion pour moi, n'est-ce pas ? - Non, la Bête, répondit la Belle, mais j'aimerais tant revoir ma famille. Permettez-moi de m'absenter durant deux mois et je vous promets de revenir passer le reste de ma vie auprès de vous. » Soupirant de

douleur, couchée à ses pieds, la Bête finit par articuler : « Je ne puis rien vous refuser, même s'il m'en coûtera peut-être la vie. Emportez tout ce que vous voudrez pour les vôtres. Et tenez votre promesse : revenez dans deux mois. La veille de votre retour, prenez congé de votre famille et quand vous serez dans votre lit, tournez votre bague sur elle-même en disant fermement « je veux retourner en mon palais revoir ma Bête ». Adieu ! »

Puis la nuit, la Belle annonça son départ au bel inconnu à qui elle proposa de l'accompagner. Mais il lui répondit que cela n'était pas possible, sauf si elle était résolue à ne jamais revenir. « Vous n'y songez pas, rétorqua la Belle, la Bête m'a dit qu'elle mourrait si je manquais à ma parole ! Sachez que je donnerais ma vie pour conserver la sienne ! » Alors, il lui demanda ce qu'elle ferait si le monstre tentait de le tuer. « Je vous aime, répondit la Belle, mais ma tendresse ne saurait affaiblir ma reconnaissance pour la Bête. Placée devant ce choix, je me donnerais simplement la mort. »

À son réveil, la Belle était dans la maison de son père. Après la joie des retrouvailles, elle eut une entrevue avec son père qui lui apprit que, grâce à la générosité de la Bête, sa fortune avait été rétablie. La Belle lui conta sa vie à son tour, lui disant qu'elle retournerait chez la Bête dans deux mois, pour toujours. Elle lui parla aussi du jeune inconnu de ses songes qui lui conseillait de ne point se fier aux apparences, ce qu'elle ne comprenait pas. Son père lui répondit que la Bête l'aimait et qu'elle devait donc la remercier de ses bienfaits. La Belle en convint, mais la perspective d'épouser un tel monstre lui paraissait d'autant plus pénible qu'elle aimait le jeune homme de ses rêves. Père et fille se quittèrent ce soir-là sans être en accord.

La fortune du marchand encore accrue par les richesses apportées par la Belle, il retourna vivre en ville avec ses enfants. La Belle y fut remarquée et courtisée par les prétendants de ses sœurs, malgré son indifférence, et la jalousie ravagea de nouveau la maisonnée. Le délai des deux mois était déjà dépassé, et bien qu'elle ne se sentît pas heureuse au milieu des siens, la Belle avait pourtant de la peine à s'en détacher. Le beau jeune homme ne venait plus lui parler dans ses songes et elle était en proie aux sentiments les plus contradictoires. Il fallut un rêve pour la déterminer : une nuit, elle se vit chez la Bête dans une allée écartée des jardins, au pied d'une tour envahie de broussailles qui dissimulaient l'ouverture d'une caverne, et elle en entendit sortir des gémissements effroyables : elle se précipita pour secourir la Bête qui lui fit mille reproches. Puis la dame de ses rêves vint à son tour lui dire qu'elle devait tenir sa promesse.

Effrayée par ce songe et craignant de causer la mort de la Bête, la Belle annonça à sa famille son prochain départ. Prenant congé d'elle, elle prit soin, ce soir-là, de tourner sa bague. Elle s'éveilla au château de la Bête et passa une triste journée à guetter sa visite. Mais elle ne vint pas. La Belle s'en alarma et partit à sa recherche. Alors qu'elle s'abandonnait à d'amères pensées, elle s'aperçut qu'elle se trouvait dans l'allée de son rêve. Elle atteignit la tour et découvrit l'ancre creux. La Bête était étendue par terre et paraissait morte ! La Belle alla puiser de l'eau à une fontaine et lui rafraîchit la face. Elle multiplia les paroles de tendresse et les caresses avant que le monstre ouvrît enfin

les yeux. « Que vous m'avez causé d'inquiétude ! s'écria-t-elle. J'ignorais à quel point je vous aime. La peur de vous perdre m'a révélé que je suis attachée à vous par des liens plus forts que ceux de la reconnaissance. Je me serais donné la mort si je n'avais pu vous sauver. » Cela plut fort à la Bête qui recouvrit ses forces.

La Belle passa le restant de la journée au salon dans une profonde méditation. Lorsque la Bête la rejoignit, elle l'interrogea sur son séjour dans sa famille. La Belle prit plaisir à tout lui conter. Puis la Bête lui posa la question habituelle : « - Voulez-vous m'épouser ? - Oui, la Bête. » répondit la Belle doucement. « Je vous promets, reprit la Bête, de n'avoir jamais d'autre épouse. »

À peine ces mots furent-ils prononcés qu'une décharge d'artillerie se fit entendre et l'air fut embrasé par une multitude de fusées, traçant sur le ciel les lettres « Vive la Belle et son Epoux ». Puis, la Bête proposa à la Belle d'aller se coucher et les lumières s'éteignirent à l'instant. La Belle fut étonnée de le sentir à ses côtés aussi léger qu'elle. Elle s'assoupit et sombra dans des songes délicieux emplis de son bel inconnu. Quelle ne fut sa stupéfaction à son réveil lorsqu'elle le vit à ses côtés : il avait remplacé la Bête et dormait profondément.

À cet instant, elle entendit le bruit d'un carrosse qui roulait dans l'allée et des voix lui parvinrent. Elle regarda par la fenêtre et vit deux dames majestueuses descendre de la voiture. Elle reconnut parmi elles celle qui l'avait visitée en songe. L'autre avait une allure encore plus noble, révélant une origine illustre. Cela avait éveillé le beau jeune homme. Après les premiers transports qu'il eut pour les deux femmes, qui étaient sa mère et son amie, la fée, il embrassa tendrement la Belle et lui expliqua tous les mystères de sa métamorphose et de leur rencontre. La famille de la Belle arriva sur ses entrefaites, comme dirigée par des mains invisibles, et le mariage fut célébré le lendemain en grande pompe.

ENFANCE DE LA BÊTE (racontée par la Bête à la Belle)

Lorsque je naquis, le roi mon père était mort. Ma naissance causa une grande joie à la reine ma mère et elle fut uniquement occupée par mon éducation et la peur de me perdre. Elle était aidée dans cette tâche par une fée de sa connaissance, qui était très empressée à me préserver de tous les incidents possibles. Ma mère lui en était très reconnaissante, mais elle fut moins enthousiaste lorsque la fée lui demanda de me remettre entre ses mains. En effet, cette dernière n'avait pas la réputation d'être bonne : elle passait pour capricieuse et on la craignait plus qu'on ne l'aimait. Toutefois, de crainte d'essuyer les ressentiments de la fée vindicative, ma mère ne refusa pas tout à fait.

Elle était encore irrésolue sur ce qu'elle avait à faire lorsqu'un voisin puissant s'avisa de s'emparer de son royaume, croyant qu'il serait facile de conquérir l'état d'un enfant gouverné par une femme. Aussitôt la reine, se mettant à la tête de nos troupes, alla défendre nos frontières. C'est ainsi qu'elle fut contrainte de me quitter et de me

confier à la fée. Elle remporta de nombreuses victoires, mais il ne lui fut pas possible de revoir notre capitale de sitôt. Pour profiter de sa victoire, après avoir chassé l'ennemi hors de nos états, elle le poursuivit dans les siens. Elle prit des provinces entières, gagna des batailles et réduisit enfin le vaincu à demander une paix honteuse à des conditions très dures. Prenant enfin le chemin du retour, tout à la joie de me revoir, elle apprit que l'indigne ennemi, ne respectant pas le traité conclu, avait fait égorger nos garnisons et repris toutes les places qu'il avait dû céder. Elle fut donc contrainte de retourner sur ses pas. Le temps que dura cette seconde expédition fut considérable : elle eut à combattre un adversaire habile et fourbe, la forçant par ses stratagèmes à ne pas s'éloigner de son armée pendant 15 ans. Elle ne voulait pas me faire venir auprès d'elle, pensant qu'elle était toujours sur le point de rentrer.

Durant ce temps, la fée s'était occupée de mon éducation, accordant beaucoup d'attention à ma santé et mes plaisirs. Je lui marquais par mon respect combien je lui en étais reconnaissant et la considérais comme une mère. Un jour, elle fit un voyage qui dura quelques années, et à son retour, elle me manifesta une tendresse toute différente, me défendant dorénavant de l'appeler « mère ». Je voyais qu'elle n'était pas contente, mais pouvais-je imaginer les raisons de ses plaintes perpétuelles ? J'avais bien trop peu d'expérience. Un jour, elle finit par s'expliquer et me demanda de l'épouser, ne voulant pas être aimée de moi comme une mère, mais comme une amante, et ne doutant que cette proposition me remplît de joie. J'en fus au contraire fort embarrassé : la fée était vieille, laide et d'un caractère hautain et cela ne me laissait rien présager de bon ni d'agréable ; de plus, je ne voulais pas m'engager si jeune. Bien souvent, je lui avais demandé de m'emmener auprès de ma mère, mais jusqu'alors elle avait toujours refusé. Mais lorsque je réitérai ma demande, elle ne put qu'accepter, car elle désirait avoir le consentement de la reine à sa demande.

Nous arrivâmes donc auprès de la reine la veille d'une affaire décisive : le lendemain devait décider du sort définitif de l'ennemi. Ma venue causant dans le camp un extrême plaisir ne fit qu'augmenter le courage des troupes. Quant à la reine, elle crut mourir de joie en me voyant. Mais voyant que je désirais prendre part à la bataille, elle en ressentit les plus vives alarmes, me faisant jurer de me ménager autant que l'honneur le permettrait. Je devins ainsi maître du champ de bataille et la victoire fut complète ; j'eus le bonheur de sauver la vie à la reine et d'empêcher qu'elle ne fût prisonnière de guerre.

Peu après, nous reprîmes le chemin de la capitale où nous entrâmes en triomphe. Les occupations de la guerre m'avaient fait oublier les raisons de la présence de la fée, mais cette dernière dit à la reine sans détour qu'elle était résolue de m'épouser. La reine, ne sachant pas l'art de feindre et incapable de maîtriser son premier mouvement, s'écria : « Songez-vous, Madame, au bizarre assortiment que vous me proposez ? » Il est vrai qu'on ne pouvait en trouver de plus ridicule : outre sa vieillesse et sa laideur, la fée avait trop d'amour-propre pour se douter de son apparence et n'avait le pouvoir de se rendre attractive qu'un jour chaque an, et ce jour passé, redevenait telle qu'elle était. La fée, qui était aussi fière que la reine, lui répondit : « Qu'entendez-vous par ce terme de bizarre assortiment ? Songez qu'il y a de l'imprudence à m'en faire souvenir, lorsque

je daigne l'oublier. Vous ne devez penser qu'à vous féliciter d'avoir un fils assez aimable pour que son mérite me le fasse préférer aux plus puissants génies de tous les éléments, et puisque je daigne m'abaisser jusqu'à lui, recevez avec respect l'honneur que j'ai la bonté de vous faire, sans me donner le temps de m'en dédire. »

La reine qui avait l'habitude de commander et qui plaçait le trône au-dessus de toute intelligence, ne pouvait supporter l'idée d'avoir une belle-fille à qui il fallût rendre des respects. Aussi resta-t-elle immobile, les yeux fixés sur moi, et je la regardais du même air, ce qui ne pouvait laisser douter la fée de nos sentiments. « Que signifie ce que je vois ? fit-elle avec aigreur, seriez-vous assez aveugles et téméraires pour refuser mes offres ? Parlez prince ! Serez-vous assez ingrat et imprudent pour mépriser ma bonté ? »

« Non, Madame, je vous assure, dis-je avec précipitation. Mais, quoique j'aie une sincère reconnaissance de ce que je vous dois, je ne puis m'en acquitter ainsi et je ne veux pas perdre ma liberté si tôt. Donnez-moi un autre moyen de vous prouver ma reconnaissance. »

« Comment, chétive créature, s'écria la fée avec fureur, tu oses me résister, et vous, stupide reine, vous voyez sans indignation un tel orgueil ? »

Déjà piquée par les expressions méprisantes de la fée, la reine ne fut plus maîtresse d'elle, et jetant les yeux sur un miroir devant lequel nous étions, elle lança à la fée : « Que puis-je vous dire que vous n'eussiez dû savoir vous-même. Daignez donc considérer sans prévention les objets que cette glace vous présente, elle vous répondra pour moi. » La fée comprit aisément ce que la reine voulait dire.

« Eh bien, répondit la fée, après avoir donné tous mes soins à rendre le prince si charmant, il faut que je couronne mon ouvrage, et que je vous donne à tous deux une matière aussi nouvelle que sensible, pour vous faire souvenir de ce que vous me devez. Va, malheureux, me dit-elle, vante-toi de m'avoir refusé ton cœur et ta main, et fais-en le sacrifice à celle que tu trouveras en être plus digne que moi. »

Disant ces mots, elle me donna un coup sur la tête si pesant que je tombai la face contre terre. Le poids de mon corps était si lourd qu'il m'empêcha de me relever et tout ce que je pus faire, fut de me soutenir sur mes mains, devenues en un instant d'horribles pattes. Je jetai les yeux sur le miroir fatal et il ne me fut plus permis de douter de ma cruelle et subite métamorphose. Pour mettre le dernier sceau à sa barbarie, cette furieuse fée me dit encore d'un air moqueur : « Va faire des conquêtes illustres et plus dignes de toi qu'une auguste fée. Et comme on n'a point besoin d'esprit, quand on est aussi beau, je t'ordonne de paraître aussi stupide que tu es affreux, et d'attendre dans cet état pour reprendre ta première force, qu'une fille belle et jeune vienne volontairement te trouver, quoiqu'elle soit persuadée que tu doives la dévorer. Il faut aussi qu'après qu'elle ne craindra plus pour sa vie, elle prenne une assez tendre affection pour te proposer de l'épouser. Jusqu'à ce que tu rencontres cette rare personne, je veux que tu sois un sujet d'horreur pour toi-même et pour les autres. Si tu te laisses flatter par de vains respects, ou par des titres fastueux, tu es perdu sans ressource, et tu te perds encore si tu oses faire usage de ton esprit pour plaire dans la

conversation. Pour vous, trop heureuse mère d'un si aimable enfant, je vous avertis que si vous déclarez à quelqu'un que ce monstre est votre fils, il ne changera jamais de figure. C'est sans le secours de l'intérêt, de l'ambition, et des charmes de son esprit qu'il doit la quitter. » Sur ces entrefaites, la fée disparut.

Ma mère et moi fûmes si désespérés de ce qui nous arrivait que la reine prit le parti d'aller se poignarder et moi de me précipiter dans la rivière voisine. Nous allions, sans nous l'avoir dit l'un à l'autre, exécuter nos funestes desseins, lorsque apparut une personne d'une taille majestueuse et d'une mine qui inspirait un profond respect. Elle s'adressa à nous en ces termes : « Il n'est point d'infortune qu'on ne puisse vaincre. Je suis fée, comme celle de qui vous venez d'éprouver la fureur : je n'ai pas moins de pouvoir, il est vrai que je ne puis réparer à l'instant le mal qu'elle vous a fait, car il ne nous est pas permis de nous opposer directement à la volonté des unes et des autres. Celle qui cause votre infortune a plus vécu que moi ; parmi nous, l'ancienneté est un titre respectable. Comme elle n'a pu s'empêcher de mettre une condition qui peut faire cesser le charme funeste, je vous y aiderai. J'avoue qu'il est difficile d'effacer cet enchantement, mais la chose ne me paraît point impossible, en y donnant tous mes soins, voyons ce que je puis faire pour vous. »

Elle prit alors un livre dans sa poche, s'assit et lut pendant un temps interminable avec une profonde application. Puis elle nous apprit qu'elle avait un remède à nos maux. « Il sera lent, me dit-elle, mais certain. Gardez votre secret, qu'il ne transpire pas, et qu'aucun ne sache que vous êtes caché sous cet horrible déguisement, car vous m'ôteriez le pouvoir de vous en délivrer. » La reine trouvait cette condition impossible, car deux servantes avaient assisté à ma métamorphose et elle craignait que tout le monde en fût déjà informé. Mais la fée connaissait un moyen de préserver le mystère de ma transformation. Faisant quelques gestes et prononçant des mots que nous ne comprîmes pas, elle plongea tout le château dans une totale immobilité et tous ses habitants furent changés en statues. Elle nous rassura, nous disant que les sujets ne resteraient dans cet état qu'autant que leur discrétion serait nécessaire et que pour eux, le temps ne passerait pas. Elle éleva ensuite des brouillards si épais aux environs du château que nul ne pourrait y pénétrer. Puis elle dit à la reine : « Il vous faut retourner à votre vie, vos ennemis déjà se préparent à passer à l'attaque. Ayez le soin de publier que la fée qui a élevé votre fils l'a retenu auprès d'elle, ainsi que toutes les personnes qui vous ont suivis. »

C'est ainsi que ma mère fut contrainte de me quitter et que je me retrouvai dans cette triste existence. Mais cette obligeante fée me permit d'y ajouter tout ce qui me ferait plaisir, et après avoir fait pour moi tout ce qu'elle pouvait, elle me quitta, en m'exhortant à garder courage et me promettant de venir de temps en temps m'instruire des espérances qu'elle avait conçues en ma faveur. En effet, elle vint me voir fort souvent et ses promesses adoucissaient mes peines.

Jusqu'au jour où elle m'annonça que mon bonheur approchait et que votre père avait passé la nuit fort mal à l'aise dans cette forêt. « Il vous faut le recevoir, me dit-elle, car il a une fille charmante qui sera celle qui vous libérera. Je connais le moyen de la

faire venir ici en craignant la mort, puisqu'il s'agit d'une des conditions de votre délivrance : ce sera de lui faire croire que la vie de son père est en danger ». J'obéis en tout à ma bienfaitrice et j'attendis avec une impatience mêlée de doute votre arrivée. La fée me défendit de me faire connaître, quelque frayeur que je pusse vous inspirer ou quelque bonté que vous me pourriez me témoigner. Cette loi étant trop dure à respecter, je ne me présentais donc à vous que quelques moments par jour, je fuyais les conversations intimes pour empêcher que mon cœur se livrât à la tendresse. Vous voir et vous aimer à l'instant, fut la même chose pour moi et vous me fîtes un plaisir infini quand vous me déclarâtes que vous vouliez bien demeurer avec moi. Bien plus, la fée, en dirigeant vos songes, vous faisait voir ma figure la nuit en idée, et le jour par mes portraits, et me faisait vous parler par la voie des songes, comme je pensais et comme je vous aurais parlé moi-même.

Mais je n'étais pas au bout de mes peines : vous désirâtes aller voir votre père malade. Je ne pouvais vous refuser quoi que ce soit, bien que cela me plongeât dans un grand désespoir. Lorsque je ne vous vis pas revenir, mon malheur atteignit son comble et je me laissai mourir de faim, moyen contre lequel la fée ne pouvait pas lutter. Enfin, je n'avais plus qu'un moment à vivre lorsque vous vîntes me tirer de la mort. En reconnaissant par vos plaintes que je vous étais cher, je me sentis revivre et je goûtai une félicité parfaite lorsque vous m'acceptâtes pour époux.

Extraits de deux lettres (à la fin du conte de Mme de Villeneuve)

Lettre de la Belle à la Bête

« Vous veniez avec la nuit.

Les bêtes comme les rêves et les brouillards appartiennent d'abord à l'obscur, à l'expérience de ce qui dérobe et se dérobe. Bien avant que je ne vous vis, le souvenir de ces récits venus d'ailleurs contant l'histoire des noces de sang du monstre avec la plus belle d'entre les belles m'avait inclinée à la peur. Je vous pensais né du meurtre et de la malédiction alors que vous n'aviez conquis votre figure d'horreur que du reflet de votre beauté dans la glace de votre mère.

Vous n'avez pas eu d'autre nom que celui de la Bête. Il en est de même pour moi qui ne porte toujours que celui de la Belle.

Malgré vous et malgré moi, la fable nous voulait exemplaires. Elle voulait que, lorsque nous aurions cessé de vivre, parce que l'homme ne peut pas toujours durer, une autre se souvienne de vous, ma bête, et qu'un autre se souvienne de moi, votre belle. Ainsi les amants, qui après nous viendront, oublieront que je fus une petite fille qui aimait les roses et qui confondait la forêt avec l'odeur fauve des ours ; ils oublieront pareillement que vous fûtes l'inconnu, beau comme on dépeint l'Amour, qui m'apparut en rêve au bord d'un canal et tout à la fois ce prince malheureux, victime de la passion indécente d'une vieille fée. Nous resterons donc la belle et la bête, tels qu'en nous-mêmes le souhaita l'éternité de la fable.

D'autres fables, plus savantes que la nôtre, diront peut-être qu'il n'y a pas loin de l'homme à la bête ou que l'un et l'autre le sont tour à tour et que dans nos yeux se brisent encore les vagues de la mer immense où nous fûmes poissons. Ils diront cette chose étonnante que toujours le destin de l'homme et le destin de la bête furent liés car le chasseur et la proie souvent s'échangent et que je fus moi aussi bête avant que d'être femme.

Vous m'apprîtes à démêler les apparences qui déguisent toutes choses. Je sus que l'image trompe, et nos sens et nos cœurs. Vous m'apprîtes encore à ne point consulter mes yeux. Je sus alors qu'il fallait suivre les mouvements de l'esprit et que le monde ne me serait donné qu'en pensant.

Vous me quittiez dès que je vous refusais de partager mon lit, moi qui n'avais toujours pas compris que vous m'étiez le chemin de moi-même.

Mes larmes sur votre corps inanimé m'ont enseigné que l'amour est semblable à un jouet que jamais enfant ne possède avant qu'il ne le perde.

Allons la bête, il se fait tard. Ainsi votre bague ne m'est plus d'usage. Il me suffit pour vous retrouver de m'enfoncer en moi-même.

Je coucherai avec vous cette nuit encore. Quelque chose me dit que ces heures seront plus extravagantes que toutes celles que nous avons connues. Ne devons-nous pas en effet descendre ensemble les marches du temps ? »

Lettre de la Bête à la Belle

« Votre lettre me parvient à Bagheria, en Sicile, dans les jardins de la villa du prince de Palagonia. A bien des égards, vous tiendriez cette demeure pour le palais où votre père vous livra. Les pères trahissent-ils ainsi et toujours leurs filles ou bien serait-ce elles qui les abandonnent parce que chacune cherche obscurément sa bête ?

Il semble qu'une mer antique ait déposé en cette terrée tous les monstres qui se dressent sur le haut mur du parc. Et moi, qui peux désormais me permettre de n'être plus stupide, je me rends à me demander pourquoi les mythes anciens ont rameuté tant de monstres, au point que ces contes que vous aimez m'apparaissent soudain comme le travail du deuil des dieux que nous avons tenté de perdre. Il y a de la bête partout et il suffit d'une modeste défaillance - ou d'un refus - pour que le héros change de figure et que, tout ange qu'il se promet d'être, il se retrouve bestialisé. La plupart de ces dieux, égarés encore sur les bords d'une mer où d'aucuns prétendent qu'ils s'abîmèrent, ne choisirent-ils pas pour séduire leur belle de se faire bêtes, et non pas hommes ?

L'être de l'homme est incertain, un rien le peut dévoyer.

Il m'est arrivé, sous mes écailles, de me souvenir que, dans cet antique monde, le monstre ultime procure quasiment toujours par sa mort quelque belle au héros : la sphinge offre Jocaste à Œdipe, le Minotaure accorde Ariane et Phèdre à Thésée et, sans Méduse, Persée n'aurait probablement pas trouvé Andromède. C'est dire que dans les parages de la bête, il y a toujours de la femme ou bien la femme revendiquerait-elle la bête comme sa vérité ?

Il est du rôle de la belle de soupçonner la bête, de la quérir comme sa vérité et, si c'est nécessaire, de la reconstituer par son désir. Nous avons été ainsi rendus, vous la belle et moi la bête, à ce moment d'avant l'histoire - cet univers qu'habitent les étranges fées de notre récit -, où l'homme et la bête ne faisaient qu'un, avant le péché de l'origine quand nous n'avions pas encore de goût pour les dieux et que ceux-ci en avaient pour nous.

Peut-on garder la mémoire de la bête qu'on fut ? Dans les rêves seulement, les hommes se souviennent parfois que la race d'Adam habita les océans et les forêts de l'excès.

Mon corps d'alors ne faisait pas corps avec moi : j'étais la bête et aussi cet autre - car nos états antérieurs ne se perdent jamais entièrement -, l'inconnu de vos nuits, celui qui vous charmait et que vous étiez désespérée d'avoir perdu quand vous fûtes de retour chez votre père. Vous ne saviez pas, alors, que je ne pouvais être celui-ci que si l'autre - le monstre - était dans vos parages.

Bête à la tombée du jour, je venais dans la nuit vous troubler sous ma forme antérieure afin que, par vous, je me dévêtisse de mon mufle et de mes écailles pour être rendu à l'humanité.

Il vous fallait pour cela passer par mon apparence, celle de la bête, que vous preniez pour mon être dernier. Je dirais volontiers que la bête est la passe qui autorise la femme d'être femme et que c'est pour elle une figure nécessaire. Encore convient-il qu'elle consente à consentir à sa bête. Il fallut que votre absence manquât de me faire perdre la vie pour que vous vous risquiez à mon animalité. Cela, que vous ne vouliez pas reconnaître, était dans votre lit et vous alliez le connaître puisque vous aviez enfin accepté de coucher avec moi. Mes écailles fondirent dans le sommeil et mon corps perdit sa pesanteur. Au matin, votre bête s'avouait en l'inconnu.

Toute métamorphose laisse un résidu qu'on ne soupçonnait pas, une métaphore qui remet l'être en branle, car on ne redescend pas impunément de tels quartiers : ainsi je vous surprends parfois, mélusinienne, à faire la « serpente », et vous prétendez, vous, ma belle, qu'à certaines aubes, ayant trop couru dans une improbable lande durant notre rêve, votre nocturne amant sent le renard. »